



HAL
open science

Paysages sensoriels des projets urbains “ durables ” : une nature urbaine tirillée, entre approches techno-décoratives et sensibles. Le cas des quartiers Augustenborg, Bo01, WGT

Théa Manola

► To cite this version:

Théa Manola. Paysages sensoriels des projets urbains “ durables ” : une nature urbaine tirillée, entre approches techno-décoratives et sensibles. Le cas des quartiers Augustenborg, Bo01, WGT. Hajek, Isabelle; Hamman, Philippe; Lévy, Jean-Pierre. De la ville durable à la nature en ville, Presses Universitaires du Septentrion, pp.211-233, 2015, Environnement et société, 978-2-7574-1125-4. <hal-01890010v2>

HAL Id: hal-01890010

<https://hal.science/hal-01890010v2>

Submitted on 3 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Paysages sensoriels des projets urbains « durables » : une nature urbaine tirillée, entre approches techno-décoratives et sensibles

Le cas des quartiers Augustenborg, Bo01, WGT

Théa Manola - post-doctorante et chercheuse associée à l'UMR 7533 LADYSS CNRS, chercheuse associée au Lab'Urba – IUP – UPEC et à l'Atelier de recherche Politopie

Introduction

La notion de développement durable émerge dans les années 1980, suite au constat des limites du développement économique des sociétés contemporaines occidentales. La dimension urbaine est rapidement intégrée aux réflexions globales qui gravitent autour de la notion, montrant la nécessité d'agir aux échelles régionale, mais aussi locale et micro-locale, selon des modes de penser et d'agir plus durables, visant la soutenabilité voire l'habitabilité des territoires de vie (Paquot, Lussault, Younès, 2007). Dans ce cadre, le paysage ressort de plus en plus comme une préoccupation récurrente. Cet intérêt pour le paysage n'est pas étranger à un « tournant » de pensée (Bedard, 2009) qui permet la considération de ce dernier en des termes nouveaux au croisement des préoccupations écologiques et des considérations plus proches des perceptions et des représentations, le rapprochant de l'ordinaire, de l'expérience et aussi de la multisensorialité (Luginbühl, 2005a ; Besse, 2009). Dans ce contexte, une considération de plus en plus importante, toute proportion gardée, d'une approche plus sensible de la ville, notamment par le biais de la thématique sensorielle, est constatée. Au croisement de ces trois mouvances – développement durable, renouveau du paysage et approche sensible de la ville – se retrouve aussi la thématique de la nature en ville qui coexiste, interroge et nourrit les trois mouvances. Question ancienne, la « nature en ville » (ou plus justement la nature et ses liens à la ville) renvoie à des thématiques multiples : morphologique/formelle, économique, écologique, esthétique et symbolique, sociale... Cette question est aussi très contemporaine car remise au goût du jour par le « développement urbain durable » et ses projets.

Dans ce cadre, les quartiers dits durables, par leur profusion rapide, tendent à être promus, sinon comme une des formes majeures, tout au moins comme figures premières de l'aménagement urbain et de l'urbanisme. Ce sont même les seuls objets à ce jour réellement concrets de la ville dite durable. Les quartiers en question affichent surtout une préoccupation écologique voire environnementale, avec l'objectif d'offrir une bonne qualité de vie aux populations et de freiner l'étalement urbain. Mais ils ont aussi comme ambition de proposer une solution pour la ville de demain qui se veut plus humaine, plus désirable, notamment par l'alliance renouvelée entre urbain et naturel. En effet, la concrétisation de l'objectif d'une ville verte et dense prend corps dans ces quartiers qui demeurent beaucoup discutés, convoités, voire fantasmés. Avec d'autres initiatives, comme par exemple les trames vertes et bleues ou encore les services écosystemiques, ils proposent une ré-introduction de la nature en ville. Cependant, cette nature répond à une vision précise : avant tout biologique (dans une logique écologiste), parfois économique

(notamment *via* la financiarisation des services), et plus rarement sociale, esthétique, politique (à travers les jardins de réinsertion par exemple).

Le présent article vise à aborder la nature dans trois quartiers dits durables européens¹, *via* un prisme particulier, celui de la sensorialité, de l'esthétique, du sensible. Aborder la nature de telle sorte consiste à vouloir dépasser une conception écologiste/biologique de celle-ci et de ses apports. Il s'agira alors d'appréhender la nature comme vécu et représentation (ordinaire), permettant alors de considérer un arbre planté et entretenu, ou encore l'air urbain, même pollué, comme des éléments naturels en ville (Blanc, 1998). Quelle est la place de cette nature dans les récits habitants ? Quels rapports les habitants des quartiers durables étudiés entretiennent-ils avec la nature ? Et, dès lors, comment peut-on qualifier cette nature ? Qu'apprenons-nous en retour sur les quartiers « durables » et les politiques qui les ont mis en œuvre ? Plus spécifiquement, dans quelle mesure pouvons-nous entrevoir, dans le cas des quartiers durables, les prémices d'une transformation des représentations de la nature ou restons-nous encore dans les mêmes rôles que la nature a revêtu historiquement : tantôt décoration, tantôt gage de bon fonctionnement biologique et écosystémique ?

Pour répondre à ce questionnement, nous mobiliserons ici les résultats d'une recherche (Manola, 2012), réalisée en parallèle d'une autre collective, menée dans le cadre du Programme Interdisciplinaire de Recherches sur la Ville et l'Environnement (Faburel, Manola et Geisler, avec Davodeau et Tribout, 2011). Cette première recherche a souhaité apprécier en quoi le paysage multisensoriel peut être un outil pour une approche sensible de l'urbain. En s'appuyant sur le corpus recueilli, cet article se propose de s'en écarter dans un premier temps afin d'aborder (1) l'évolution des manières d'appréhender la nature ces deux derniers siècles en France, afin (2) de mettre en perspective les liens nature/urbain dans les projets étudiés, au regard des perceptions et représentations habitantes, et en retour (3) de questionner les politiques de mise en œuvre de ces projets et de leurs résultats.

1. Quelles conceptions de la nature en ville de la fin du XIX^{ème} siècle à aujourd'hui en France ?²

Pour mieux situer et comprendre les résultats qui seront présentés, il nous est paru nécessaire de mettre, au préalable et quoique à grands traits ici, en perspective les liens entre nature et urbain depuis le XIX^{ème} siècle. Il ne s'agira donc pas de faire un historique exhaustif des évolutions des relations entre nature et urbain, mais surtout de clarifier dans quel contexte s'inscrivent les projets que nous avons étudiés et quelles sont les conceptions de la nature qui les traversent.

1.1 Nature en ville de la fin du XIX^{ème} siècle aux Trente Glorieuses : de l'ordonnancement vers le fonctionnalisme

La nature comme élément de composition urbaine formelle et sociale

¹ Le Wilhelmina Gasthuis Terrain (WGT) à Amsterdam (Pays-Bas) ; les quartiers d'Augustenborg et de Bo01 à Malmö (Suède).

² Cette partie reprend une communication collective (cf. Manola, Plocque, Tronquart, del Rio, 2009).

En France, les rapports ville/nature se voient largement transformés au XIX^{ème} siècle. L'introduction de la nature, symbole de la ruralité, dans l'espace urbain, vise à compenser l'extension de l'urbanisation, dans l'espace et dans les modes de vie. L'« espace vert » se voit doté d'une mission « sociale » visant la résolution de certains problèmes sociaux (et sanitaires) particulièrement présents en ville. Le Second Empire, et *a fortiori* la capitale française, sont fortement empreints de la pensée et de la conception spatiale de G.E. Haussmann, préfet de la Seine de 1853 à 1870. Paris, dont le visage n'avait guère changé depuis le Moyen-Âge, se voit ainsi largement rénovée selon de nouveaux critères d'exigence dont les mots d'ordre sont : faciliter les flux pour une meilleure efficacité économique et sociale (courant fonctionnaliste) ; assainir la ville (théories hygiénistes) ; et embellir la ville sur un modèle d'ordonnement classique (valeurs esthétiques dominantes). Concrètement, la campagne intitulée « Paris embellie, Paris agrandie, Paris assainie » prend la forme de larges percées, souvent accompagnées de plantations d'alignement. Selon le système hiérarchisé des promenades publiques mis en œuvre par A. Alphand, ingénieur des Ponts et Chaussées, l'élément naturel devient structurant, à l'instar du tracé des rues, des alignements de façade, de l'uniformisation des espaces publics... Les voies plantées et promenades constituent des espaces tampons entre des quartiers qui s'autonomisent formellement autant que sociologiquement, tout en jouant un rôle de lieu d'échanges, accueillant des fonctions temporaires tels les marchés, les défilés, les manifestations... (Loyer, 1997).

A cette même période, le concept de « cité-jardin » fait son apparition en France, sous l'influence de socialistes réformateurs, inquiets des effets de la révolution industrielle en cours et du développement anarchique de l'espace urbain qui s'en suit. Pensé comme une réponse aux enjeux sanitaires et sociaux, tout en considérant l'idée de bien-être moral du peuple, le modèle de la cité-jardin, développé par l'urbaniste E. Howard, donne lui aussi également la part belle à l'élément naturel comme élément structurant de l'espace. En cela, les quartiers résidentiels de Letchworth et Welwyn (à proximité de Londres) sont entourés d'une « ceinture verte » (largement agricole) afin de permettre une autosuffisance de la cité. Réinterprété dans un contexte d'extension planifiée des villes, le modèle britannique prend la forme d'un habitat populaire dans les périphéries urbaines, dans l'optique de préserver des espaces libres suburbains tout en rationalisant la croissance des villes. Les cités-jardins de la région parisienne sont alors une tentative d'aménager la banlieue (Baty-Tornikian, 2001).

La nature comme élément de mise en contraste de l'architecture et de l'urbain

Le tournant du siècle marque aussi d'une certaine manière un tournant de posture, avec l'arrivée du modernisme. La pensée plus globalisante intégrant la ville et ses espaces naturels dans un système plus vaste est mise de côté, et l'échelle architecturale devient l'échelle de référence.

Le Corbusier (1887 - 1965), figure centrale du mouvement moderne, refusant la redondance des jardins « classiques », fait tout autant valoir une certaine idée du purisme et de l'ordre. Dans sa pensée, l'environnement naturel est envisagé comme

un vecteur de mise en scène au service d'un objet architectural singulier et unique, selon une logique de dissociation entre respectivement l'environnement et le chef d'œuvre. « *La maison se posera au milieu de l'herbe comme un objet, sans rien déranger. On touchera le moins possible à l'herbe* » (Le Dantec, 2002, p. 166). Cette conception sinon vision du paysage est le fruit de trois penchants : la nature est vue selon le courant romantique, c'est-à-dire préférentiellement « sauvage » et hasardeuse plutôt que maîtrisée et régulière ; le spectacle des espaces extérieurs naturels est favorisé et en conséquence les vues privilégiées, plutôt que celles tournées vers l'intérieur du logis ou le jardin proche ; le paysage se veut un « grand paysage » fait de vues dominantes et dégagées, que l'on peut contempler à distance.

Autre grand représentant du mouvement moderne français, l'architecte André Lurçat (1884 - 1970) défend quant à lui une vision bien différente du jardin et plus généralement de la nature. « *Le jardin entoure la maison, l'encadre, doit la compléter, la servir ; pour cela il lui faut être en harmonie avec elle, obéir aux mêmes lois qui en ont guidé la composition* » (Le Dantec, 2002, p.163). Dans un état d'esprit proche, C. Tunnard (1910 - 1979), architecte et paysagiste canadien, soutient que « *le jardin et son organisation doivent exister et peuvent être ordonnés selon une relation parfaite et satisfaisante avec la maison et le paysage* » (Le Dantec, 2002, p.166). Selon eux, la conception architecturale et urbaine obéit avant tout à des exigences de géométrie et d'ordre, où les jardins, dont la place est d'importance, optent alors pour des tracés réguliers.

Après-guerre, la France connaîtra, tout comme la plupart des pays dits développés, une croissance économique. C'est la période des Trente Glorieuses. En terme d'urbanisation, la construction d'infrastructures modernes et de logements urbains par centaines de milliers va s'opérer dans l'urgence pour faire notamment face à un fort mouvement d'exode rural. L'ampleur du phénomène de construction et l'urgence sont associées à la réalisation de grands ensembles, pensés comme provisoires et tout confort pour l'époque, mais qui se révéleront pérennes et de redoutables dispositifs de ségrégation spatiale et sociale à l'usage. Dans ce contexte, l'approche fonctionnaliste prend le dessus en matière de nature en ville : le jardin urbain, vu comme trop coûteux, sophistiqué et trop peu fonctionnel, cède très rapidement sa place à un simple verdissement urbain ; et les créations paysagistes, œuvres d'art ou simples décorations, n'ont plus lieu d'être. Cette époque, faste par bien des aspects, ne mettra donc pas la nature à l'honneur en ville : le « paysagement » sera l'œuvre des seuls ingénieurs et techniciens des villes, et seule une exposition virtuose de végétaux choisis, témoin d'une certaine codification et normativité du paysage, aura lieu.

1.2 Paysage(s) et développement durable : une nouvelle alliance nature/urbain ?

Le retour et le renouveau du paysage dans l'urbain

Les années 1960 sont marquées par une remise en question des positionnements des concepteurs urbains et de réactions en conséquence. Non seulement les corps de métiers traditionnellement impliqués dans la fabrique de la ville (principalement les architectes et les ingénieurs) sont remis en cause, mais la figure des « paysagistes » au sens large émerge peu à peu pour incarner une autre façon de

faire. Après les Trente Glorieuses, il s'agira d'opter pour une approche moins fonctionnaliste, plus « sensible » et ainsi plus proche des sensibilités des habitants et de l'image qu'ils projettent sur leurs territoires de vie. Concrètement, les architectes-paysagistes, à l'instar de J. Simon et M. Corajoud par exemple (Blanchon, 1998), prônent le retour en force du site³, au sens du génie du lieu ou du « substrat » pour reprendre un terme de B. Lassus (cf. Berque (dir.), 2006).

Le mot d'ordre des pratiques paysagères devient, selon une posture culturaliste assumée : la prise en compte du local, de ses spécificités, de ses particularités, de son essence. Ce qui n'est pas sans faire écho non seulement à la territorialisation de l'action en cours dans le même temps – notamment dans les champs relatifs à l'environnement, à l'urbanisme et à l'aménagement – mais aussi plus généralement aux démarches dites de développement durable. En cela, les politiques publiques paysagères et les actions qui en découlent tendent à instaurer le paysage comme un concept opératoire pour penser le cadre de vie, mettant au centre de l'action la qualité de vie des habitants. La nature en ville, travaillée de plus en plus sous le vocable de paysage (même si cela conduit à une acception limitée de celui-ci), participe du processus du « faire la ville sur la ville » au point de faire du paysage un des principaux outils urbanistiques.

Vers une considération des paysages et de la nature ordinaires

Toujours en écho aux aspirations de notre temps et dans le prolongement de la considération sinon de la valorisation des spécificités locales à travers le paysage, ressort la question de la prise en compte de l'ensemble des parties qui composent et habitent les territoires. En premier lieu, c'est la prise en compte (ou non) des demandes et attentes des habitants qui pose question. Autrement dit, le paysage peut être envisagé comme du ressort des habitants en tant qu'élément structurant de leur cadre de vie, particulièrement en milieu urbain. Et ce d'autant plus qu'une véritable demande sociale de nature en ville, traduite en objets paysagers (comme par exemple les jardins partagés), existe.

Traduite par l'aspiration à une meilleure qualité du cadre de vie voire d'un bien-être (Luginbühl, 2005b), la demande sociale de paysage (Luginbühl, 2001) invite à une acception plus large du paysage et des métiers liés. Cette « ... *demande paysagère, associée à une demande de nature en ville, va de pair avec l'extension du champ d'intervention des paysagistes* » (Blanc et al., 2005, p. 10). En effet, au-delà de l'élément naturel physique, le paysage se fait le ferment de demandes sociales variées, qui interpellent la construction et la justification de l'action, principalement au niveau local (Lolive, 2006). Longtemps laissés pour compte au bénéfice des paysages remarquables, les paysages ordinaires ou dits du quotidien font l'objet de plus d'attention (Bigando, 2006). Dans ce cadre, la nature s'immisce à ce qu'il y a de plus « banal », aux pratiques de tous les jours, aux représentations des territoires de vie, aux esthétiques urbaines quotidiennes.

³ Si la notion de *site*, d'origine picturale, est codée, notamment par la législation française, et peut renvoyer à une approche pittoresque du patrimoine paysager, en proposant une entrée strictement visuelle et esthétique (dans l'utilisation courante du terme - beau) du paysage, elle renvoie ici au « génie du lieu », aux caractéristiques propres à un espace.

Ainsi, si la terminologie classique des parcs et jardins, définis comme des enclos boisés ou à dominante végétale par P. Merlin et F. Choay (2005) est encore bien présente dans les pratiques actuelles, la nature en ville prend de moins en moins la forme d'espaces fermés et de discours bornés. En cela, les promenades plantées ou les squares urbains (au sens de J-C. Alphand, ingénieur des Ponts et Chaussées) ou encore les espaces verts en bas d'immeubles à pilotis sur un espace « vierge » (au sens de Le Corbusier) ne sont plus d'actualité. Au contraire, la nature est de plus en plus intégrée et partie prenante de la ville afin de participer à l'amélioration du cadre de vie des citoyens.

Le développement durable : une opportunité de renouveler la ville par la nature ?

C'est dans ce contexte que s'est développé « *le discours sur la ville durable, la ville verte, tout à la fois inscrit dans la lignée de l'hygiénisme du XIX^{ème} siècle – et même un peu avant... –, et novateur, ne serait-ce que par l'ampleur prise par le verdissement de plans proposés par les urbanistes et à l'occasion décidés par les autorités.* » (Calenge, 1997, p. 13) et que de plus en plus de dispositifs « écologiques » apparaissent en ville. Dans ce cadre, les quartiers dits durables occupent une place particulière. Ils constituent des objets morphologiques visibles et préhensibles, des réalisations concrètes du développement durable. Ils ont vu leur nombre croître de manière exponentielle en Europe du Nord et plus récemment en France, au cœur de la dynamique initiée par le Grenelle de l'Environnement.

Du point de vue de leur conception, ces quartiers mobilisent de manière presque systématique un certain nombre de champs d'intervention. L'écologie associée à la technique constitue le champ d'action le plus développé dans les projets de quartiers durables, bien souvent pensés selon une approche écosystémique du territoire urbain. La recherche de densité et de mixité fonctionnelle est également centrale, révélant la recherche d'une organisation urbaine privilégiée, porteuse d'un équilibre recherché entre logements, emplois, équipements, et qualité de vie urbaine. Souvent en retrait, la dimension sociale est quant à elle encore largement associée voire réduite à la notion de mixité sociale. Enfin, la gouvernance est fortement présente dans tous les cas étudiés, mais sous des formes bien différentes.

L'ensemble des thématiques évoqués ici constitue aujourd'hui autant d'injonctions implicites que les porteurs de projet se doivent de prendre en compte, et qu'ils affichent bien souvent comme autant de slogans voués à promouvoir la qualité de leurs projets. Au sein d'elles, la dimension écologique trouve, aujourd'hui encore, une place de premier rang et, du moins dans les discours, « *l'imaginaire de la nature offre une occasion inespérée de renouvellement* » (Calenge, 1997, p. 16). Est-ce que les actions mises en place dans les quartiers étudiés laissent entendre que cette occasion de renouvellement (des pratiques, des habitudes, des représentations) a été saisie ? S'agit-il d'un véritable renouvellement de l'action urbaine, ou reste-t-elle superficielle comme cela lui est souvent reproché (*greenwashing*, marketing vert, etc.) ?

2. Les paysages des quartiers durables étudiés : les paysages d'une nature urbaine sensible

2.1 Des investigations qualitatives *in situ* dans trois quartiers durables nord européens

Afin de questionner comment l'évolution des rapports nature/urbain, pressentie en théorie, et portée par le développement durable, pourrait être mise en application dans le cadre de projets opérationnels, nous traiterons, dans le cadre de cet article, de quartiers singuliers par le soin qui leur a été apporté. Il s'agit de figures emblématiques de démarches qualifiées de « durables » : des quartiers durables. Ce choix a été dicté par les caractéristiques paysagères souvent attribuées à ces quartiers, pouvant alors en faire des contextes propices à la saisie des rapports sensoriels aux territoires de vie. Choisis pour leur particularisme et leur complémentarité selon différents critères, les trois quartiers dits durables étudiés sont :

- le quartier Wilhelmina Gasthuis Terrein à Amsterdam (Pays-Bas) : opération de renouvellement urbain d'un ancien site hospitalier (12 ha) dans les années 1980 – 2000, suite à des contestations locales quant à la démolition de l'hôpital qui a conduit à l'occupation illégale du site (squat) ;
- le quartier d'Augustenborg à Malmö (Suède) : opération menée des années 1990 jusqu'à nos jours, consistant en une « réhabilitation écologique » d'un quartier populaire d'habitat social de 3 000 habitants, très stigmatisé ;
- le quartier Bo01 à Malmö (Suède) : quartier créé à l'occasion de l'exposition européenne de l'habitat en 2001, d'une superficie de 30 ha (3 000 logements) largement médiatisé pour son esthétique (visuelle) architecturale et paysagère, et l'importance accordée à l'innovation éco-technologique.

PHOTO 1. Le parc central de l'Ekostaden Augustenborg (Malmö, Suède). Source : Photo prise en 2010 par l'auteure

PHOTO 2. Allée centrale du quartier Wilhelmina Gasthuis Terrein (Amsterdam, Pays-Bas) lors de la fête pour les 25 ans du quartier. Source : Photo prise en 2011 par l'auteure

PHOTO 3. Le grand parc à l'arrière du quartier Bo01 (Malmö, Suède). Source : Photo prise en 2010 par l'auteure

Ces trois quartiers ont fait l'objet d'investigations de terrain. Dans ce cadre, une démarche méthodologique a été réalisée, articulant plusieurs dispositifs. Un diagnostic urbain et paysager, comportant aussi une approche sensible du site issue d'observations marchantes mettant en avant le vécu et le ressenti du site par le chercheur (en l'occurrence, de l'auteure), a été réalisé sur chaque quartier. De même, des investigations auprès des acteurs des quartiers ont été réalisées. Dans ce cadre, nous avons pu mener des :

- Entretiens semi-directifs (9 en tout) qui abordaient les discours d'acteurs impliqués dans le conseil, la conception, la réalisation et/ou la gestion de nos terrains d'étude.

- Entretiens courts (100 en tout), de type ouverts (Blanchet et Gotman, 1992), menés en face à face dans la rue ou chez les habitants ;
- « Parcours multisensoriels » (27 en tout), adaptation du parcours commenté inventé par J.-P. Thibaud et de la méthode de l'itinéraire développée par J.-Y. Petiteau (cf. Grosjean et Thibaud, 2001) ;
- « Baluchons multisensoriels » (23 en tout), méthode originale qui s'inspire en partie des récits mis en place par J.-F. Augoyard (2001) et de différentes méthodes avec appareils photos mises en place dans le cadre de recherches en paysage (Bigando, 2006) ou en urbanisme (Lelli, 2003). Il s'agissait d'offrir aux habitants participants une diversité de supports pendant une semaine afin qu'ils puissent exprimer les rapports sensibles à leur quartier : un carnet pour écrire et dessiner, un dictaphone pour enregistrer, un appareil photo pour prendre des vues, des enveloppes pour collecter des « fragments » du quartier.

Pour précision, la majorité des entretiens, parcours et baluchons ont été menés en langue anglaise. Les *verbatim* utilisés dans l'article sont dans leur langue d'origine (anglais ou français). Les extraits de discours sont codés de la manière suivante : la première lettre correspond au quartier (W=WGT, B=Bo01, A=Augustenborg) ; la seconde lettre correspond à la méthode (E=Entretien, P=Parcours, B=Baluchon) ; le numéro correspond à l'ordre de la passation sur le terrain.

Les résultats qui suivront pour expliciter la nature et sa place dans les récits habitants relatifs à leurs rapports sensibles et sensoriels (*via* les paysages) seront issus d'une analyse croisée des corpus recueillis par cette démarche méthodologique d'ensemble.

2.2 La nature des quartiers durables, celle d'une ville-nature

Il convient ici de préciser de nouveau que l'objet de la recherche dont les résultats sont ici livrés ne portait pas sur la nature en tant que telle, mais sur les paysages sensoriels (i.e. le système de rapports, sensoriels et sensibles⁴, tissés entre les habitants et leurs territoires de vie). Ainsi, dans le cadre de notre recherche, nous avons questionner spécifiquement deux notions : paysage et ambiance, considérés comme des médiations (notamment langagières) privilégiées pour parler des rapports sensibles. Outre ces deux notions directement questionnées, il est ressorti (sans que cela soit forcément attendu) de l'analyse des discours que d'autres notions semblent contenir l'essentiel des idées et mots utilisés par les habitants pour parler des rapports sensoriels et sensibles. En première ligne : la « nature », et, dans une moindre mesure l'« architecture ».

Confortant ainsi d'autres travaux sur l'importance des attraits environnementaux dans le ressenti de bien-être et de satisfaction territoriale (Bourdeau-Lepage, 2013 ; Faburel (coord.), 2010b), la « nature » trouve en effet une place centrale dans le discours des habitants de manière multiple :

⁴ Les rapports sensibles sont certes des rapports sensoriels mais ils sont aussi signifiants, porteurs de sens. Ils englobent l'expérience même, l'appréciation et la transformation, *aïsthetiques*.

- en tant que telle, comme idée générale positive... *"The big tree makes me feel that I am a part of nature."* (W-B1) ; *"I feel wonderful, wonderfully small in comparison with the nature I'm part of."* (B-B1) ;
- mais aussi par le biais de qualificatifs (par exemple : verdoyant, frais...);
- ou encore par des objets - *« Ici (...) c'est le vert, c'est la combinaison du vert, de l'eau, savoir que le parc est si proche... »* (W-P1) ; *"It's very green, there is always some water and it's very relaxing compared to other places"* (A-P3) ; *« Les arbres, les fleurs, les animaux, (...) that's what I like... »* (W-P6).

De manière croisée sur les trois quartiers, il ressort que les espaces de nature constituent, dans les discours des habitants, un médium d'expression privilégié de leur attachement au lieu. Ce qui correspond à une mise en récit des lieux, par l'intermédiaire d'une l'expérience sensitive de la nature ordinaire, tout autant (voire plus) que par le récit de pratiques quotidiennes, notamment sociales. En effet, les jardins en pied d'immeuble (WGT, Augustenborg), les espaces à proximité de l'eau (Bo01 et Augustenborg) sont les lieux les plus racontés. D'autres lieux sont présents dans les discours mais d'une manière moindre. Il s'agit des lieux des pratiques quotidiennes, à l'instar des lieux dédiés à la récréation, aux jeux d'enfants, à la consommation (Bo01, Augustenborg, WGT), ou encore les lieux architecturaux, remarquables ou plus banaux, ainsi que les lieux chargés symboliquement et historiquement, comme les entrées du quartier (Bo01, WGT).

Mais, de quelle « nature » parlent les habitants ? Quelles en sont ces composantes ? Ses caractères ?

La nature des habitants est aussi bien animale que végétale : *"I have really nature and animals at close quarters."* (A-B2) ; *"We have an abundance of wildlife in the middle of the town!"* (A-B3) ; *"It's very nice we have some animals..."* (W-P8). Particulièrement, les animaux sont très fortement présents dans les discours à travers : les oiseaux (dans tous les quartiers), lapins (Bo01 et Augustenborg), insectes (surtout à Bo01), poissons (Bo01 et Augustenborg). Cependant, il faut ici noter que si la présence animale est remarquée et en grande partie appréciée, certaines formes animales, comme par exemple celle des insectes, sont très mal perçues par les populations (cf. Blanc, 2000) voire peuvent s'avérer gênantes. Dans le quotidien, ne sont donc pas perçues positivement la présence de certaines espèces (ex. fourmis, araignées) ou leur surreprésentation sur le territoire, à l'instar des oiseaux, dont l'arrivée est favorisée à Bo01 par la création d'une « île », dès lors inaccessible aux habitants, afin de favoriser leur reproduction : *"And then you have the birds (...) I really like them (...) But when they are mating, they scream like all the night, in the spring..."* (B-P6).

Une sorte de contradiction apparaît alors dans les discours : aimer et apprécier la présence de la nature (notamment animale), mais sous certaines conditions et sous certaines formes. Ces contradictions sont de plus en plus visibles et courantes aussi dans les cas d'éco-quartiers français (cf. Eco-quartier Ginko avec les mécontentements habitants suite à la présence de moustiques et de ragondins), et questionne les représentations de la nature urbaine, trop idéalisée (?) et n'intégrant pas les « *desservices écosystémiques* » (Rancovic, Pacteau, Abbadie, 2012) qu'elle peut induire .

Malgré cette coexistence parfois difficile, de manière globale, la nature des habitants est associée à des pratiques quotidiennes (marcher, se relaxer, jouer avec les enfants, etc.). En effet, les lieux à caractère naturel sont qualifiés à la fois par leur naturalité et par les pratiques qui y prennent place : *"The park, 'cause I can meet my friends, relax, talk..."* (A-P1) ; *"The waterfront, running, swimming in the morning..."* (B-E26) ; « *Le jardin où on se trouve (...) : le soir, les gens y mangent, c'est un endroit très social.* » (W-E18). La nature vécue par les habitants, outre le front marin à Bo01, est une nature ordinaire. Elle ne renvoie pas seulement à un objet écologique ou esthétique idéalisé, mais est porteuse de valeurs multiples, certes écologiques/environnementales, mais aussi d'usage, et est empreinte de pratiques et de liens de sociabilité.

Plus encore, la nature des habitants des quartiers étudiés revêt des valeurs re-qualificatrices, notamment en ce qui concerne les représentations territoriales. Ceci est avant tout constaté à Augustenborg, où les aménagements naturels et paysagers ont très largement contribué à une amélioration de l'image du quartier : *"I like the way the area is kind of trashy, and how all the flowers grass and trees make you forget about the flaked printing and concrete."* (A-B4). Ainsi, les représentations de « nature » sont fondatrices de valeurs qui modifient nos rapports à la société et sont sources de nouvelles aspirations sociétales. Les représentations et l'imaginaire de la nature s'en trouvent modifiés. En résultent des sémantiques prospectives qui redéfinissent le territoire en le naturalisant (cf. Kalaora, 2000).

Enfin, selon des cycles quotidiens et saisonniers, la nature des habitants raconte le temps qui passe, le mouvement temporel : *"The main word is nature, green, grass, this month, this period of the year... the other months... in the fall the trees get in other colours and there are some leaves carpets... every season is different here..."* (A-P2). Par-delà des cycles jour/nuit décriés comme difficiles à distinguer en milieu urbain et dès lors un intérêt pour la chronotopie (Mallet, 2013), la nature (ré)introduit le rythme des saisons en ville et invite à des réflexions sur le cycle de la vie sinon la place de l'être humain sur terre : *"Because of the nature, seasons are very important here... the hours of the day also."* (W-P5) ; *"Spring time. New little leaves of soft green appearance on the trees and soft blossom (I picked up some)... Grow... Soft pastel colours... The birds make lots of sounds and nest's for the eggs ... a new generation..."* (W-B3).

Notamment par ce passage du temps, la nature, représentée et vécue par les habitants d'Augustenborg, BO01 et WGT, est porteuse d'une sensorialité forte qui mobilise une grande partie des différents sens. Nous parlons donc bien de la nature dont il est question dans la « ville-nature », comme définie par Yves Chalas (2005). Selon Y. Chalas, un des traits majeurs et relativement inédits qui caractérisent aujourd'hui la demande urbaine de nature dans nos sociétés est la relation sensible à la nature, c'est-à-dire la relation directe, concrète et quotidienne, où tous les rapports sensoriels du corps sont sollicités (Chalas, 2005). Dans ce même sens, la nature des habitants des quartiers durables étudiés est une nature sensible, qui se vit, se pratique, s'expérimente... par le corps et par les sens.

2.3 La nature : source première de sensorialités multiples

Dans le cadre de notre travail, nous avons souhaité mieux appréhender les rapports sensibles et sensoriels tissés entre les habitants et leurs territoires de vie. Comment ces différents rapports sensibles et sensoriels se construisent et s’expriment ? Que nous apprennent-ils des quartiers en question ? Et en particulier sur la nature – objet premier d’expression sensible – de ces quartiers durables ?

En premier lieu, attirons l’attention sur le fait que les habitants mobilisent tout autant les rapports monosensoriels que multisensoriels dans leur récit. Aussi, pour faire écho avec la littérature existante (portant sur des objets principalement monosensoriels) et la primauté historique accordée à la vue dans la culture occidentale, il nous est apparu utile de souligner, qu’encore une fois (tous quartiers et toutes méthodes confondues), la vue reste le sens le plus évoqué (avec 252 occurrences, suivi de l’ouïe avec 236 occurrences, le toucher et l’odorat avec 140 occurrences chacun et les rapports gustatifs 62). Toutefois, fait plus intéressant : selon le quartier considéré, la présence des différents rapports sensoriels et leur hiérarchie « habituelle » peuvent différer et être questionnées. En effet, dans chaque quartier, les rapports sensoriels s’expriment avec des poids différents et, comme le tableau ci-contre l’illustre, les sens du toucher et de l’ouïe sont plus fréquemment évoqués respectivement à BO01 et Augustenborg.

TABLEAU 1 - Hiérarchie des rapports monosensoriels – Source : Manola, 2012

WGT		BO01		Augustenborg	
Sens/occurrences					
Vue	89	Toucher	94	Ouïe	77
Ouïe	79	Vue	88	Vue	75
Odorat	43	Ouïe	80	Odorat	54
Toucher	26	Odorat	43	Goût	29
Goût	11	Goût	22	Toucher	20

Plus en détails et comme précédemment évoqué, tous les récits érigent la nature au premier rang des sensorialités dans les quartiers étudiés, et ce de manière renforcée quand ils mobilisent moins la vue. Que nous révèlent alors les différents sens pour exprimer notre rapport au territoire, à travers la relation à la nature ? Pour y répondre et pour plus de clarté dans notre propos, nous insisterons ici sur les apports propres à chaque sens, évoqués ici dans l’ordre décroissant d’occurrences dans les récits des habitants et quoique ces récits ont bien été multisensoriels.

La vue atteste la présence et est le sens de l’étonnement par la nature. Par la vue, une prise de conscience quant à la présence des éléments naturels est opérée (ex. eau), notamment celle des « autres » vivants et notamment des animaux : *“Rabbits too quick to photo but saw them eating peacefully by the trees.”* (A-B7). Les éléments qui étonnent sont encore une fois majoritairement des phénomènes naturels et plus largement les œuvres et faits de la nature, cette nature que l’on contemple et qui

fascine tout autant qu'elle rassure en ville : *"A very shy moon. I don't know how my photos of the moon in my backyard/garden will be..."* (W-B5).

Les sons des quartiers durables étudiés renvoient à la présence d'autrui (et donc de soi-même) et rappellent aux individus qu'ils ne sont pas, en tant qu'êtres humains, les seuls habitants de leurs territoires. Ce sont majoritairement les sons de la nature et de ses éléments, comme l'eau et le vent qui sont très présents dans les quartiers étudiés : *"And there is the sound of grass, from the wind... not a lot of people don't like this sound, it's like a classic... a basic..."* (B-P5)... mais aussi et surtout des chants d'oiseaux qui sont présents dans la totalité des discours des habitants... *"I like in the evening when the birds are singing... the black ones with the yellow I have one that comes everyday at the same time and it's singing.... It's beautiful."* (W-P4).

Dans ces quartiers, la relation tactile à l'espace s'opère le plus souvent par les extrémités corporelles : nos pieds voire nos mains, mais aussi notre visage voire le corps (vêtu) dans son ensemble. Les références aux rapports tactiles, généralement passifs, restent limitées, reçus par les éléments et les phénomènes de la nature comme faisant partie intégrante des paysages sensoriels. Qu'il s'agisse du vent, du soleil ou de la pluie, les rapports tactiles des éléments naturels rappellent à l'homme sa coexistence avec la nature, souvent oubliée dans les territoires urbains. Par ces rapports naturels tactiles, l'homme redevient une partie du Monde tout en lui rappelant sa sensibilité corporelle : *"A little later the temperature drops radically. A quick check on the thermometer 5° less. The sky turns the colour of lead. Flasher and thunder in a distant closing in. Gusts of gale force winds shatters the leaves and makes things rapidly spread out. The air is easier to breath and cool, heavy drops of rain starts prickling me. The shorts det wet and are glued to my thighs. I feel wonderful, wonderfully small in comparison with the nature I'm part of."* (B-B1).

L'odorat est, quant à lui, le sens qui révèle la nature dans ses caractères spécifique et local. Par lui, un quartier peut se distinguer d'autres (par comparaison) et ce faisant faire mémoire et attachement. Les rapports olfactifs peuvent être positifs (notamment par la présence très remarquée des fleurs dans les quartiers et plus largement des éléments végétaux), mais aussi plus mitigés par des odeurs « contre-nature » (industries, véhicules) et « para-nature » (maisons de tri, animaux). Ces odeurs sont la preuve d'une nature certes urbaine mais bien singulière : *"It's very different, other buildings but also other smells 'cause other places is less green and less flowers less less..."* (W-P4); *"I can smell wet plants, green smell (...) this is Augustenborg."* (A-B5); *"Of course, in comparisation with other places, it smells better here... more nature, more fresh air..."* (W-P3).

Les rapports gustatifs renvoient enfin à la convivialité et à l'appropriation (directe ou indirecte, individuelle ou sociale) de l'espace et du quartier. Ils prennent trois formes dans les récits des habitants : la nourriture et sa préparation qui se propage dans l'espace public ; le partage des moments conviviaux avec la famille et les amis autour d'un repas ; et enfin ceux d'une nature productrice et nourricière : *"It is harvest season in the garden (...) most of the things is eatable which is fab when you have a child who likes to taste everything she can find."* (B-B6).

Par ces différentes modalités sensorielles exprimées de manière mêlée et imbriquée, la nature, comme ressentie et représentée par les habitants des quartiers étudiés,

nourrit certes encore une fois des sensations et sentiments majoritairement positifs, mais donne surtout alors à l'homme une autre prise sur son environnement, bouleversant les modes essentiellement utilitaristes et fonctionnalistes dont l'urbain et ses pratiques sont souvent empreints. Cependant, c'est aussi cette nature urbaine qui confère une identité paysagère/sensorielle, une esthétique urbaine normée à ces quartiers.

3. Une esthétique durable uniforme et une approche de la nature qui s'écarte peu des approches éco-fonctionnalistes et décoratives

3.1 Une esthétique durable somme toute uniforme

Les paysages sensoriels des quartiers étudiés laissent entrevoir une certaine esthétique de la durabilité. En effet, malgré la multiplicité des rapports sensoriels et les hiérarchies multiples mises en lumière dans des quartiers culturellement, sociologiquement et spatialement très différents, et comme les éléments qui précèdent l'ont laissé supposer : nous retrouvons des marqueurs sensoriels communs, en premier lieu attachés à l'ouïe, l'odorat, et le toucher. Pour rappel, selon des proportions différentes, nous retrouvons de manière commune dans les quartiers étudiés : l'omniprésence des sons et jeux des enfants, la présence visuelle et sonore de l'eau sous diverses formes, les chants et sons des oiseaux, l'absence ou la présence limitée de la circulation automobile, les odeurs et le rapport tactile liés à la végétation...

Par-delà la confirmation du rôle des objets de nature dans les rapports sensoriels et sensibles des relations paysagères, ce sont principalement les caractéristiques visuelles, notamment attachées à des éléments architecturaux et/ou artistiques, qui distinguent à ce jour sensoriellement les trois quartiers durables étudiés. Si certains traits sensoriels non visuels les singularisent malgré tout parfois – notamment par le rapport olfactif – ils s'avèrent assez rares et *a priori* indépendants de la conception et de la gestion de ces quartiers (ex : le bruit des avions à WGT ; les odeurs de l'usine de pain et de viennoiseries à Augustenborg ; le vent à Bo01).

Plus encore, les entretiens menés auprès d'acteurs des projets et quartiers, ainsi que l'examen des documents de conception, nous ont permis de conforter l'hypothèse suivante : les sensorialités (autres que visuelles) de ces quartiers n'ont pas du tout été réfléchies au moment de la conception et de la réalisation de ces quartiers. Les représentations habitantes de la nature et leurs expériences paysagères ne semblent alors pas être le fruit d'une quelconque intention des métiers de l'aménagement urbain, mais *a priori* seulement le résultat incontrôlé de partis pris plus larges de l'aménagement de ces quartiers, au nom d'un certain développement durable. Pour exemple, les sonorités sont perçues comme non-bruyantes grâce à l'absence quasi-systématique des voitures dans les quartiers étudiés. Sonorités d'autant plus identifiées comme propres à ces quartiers que l'usage de l'automobile est circonscrit aux limites des quartiers en question. De même, la forte végétalisation, de plus en plus diffuse dans les projets urbains contemporains, influe sur les perceptions certes visuelles mais aussi olfactives, sonores, tactiles, gustatives, sans autre « préméditation » et réflexion que celle de l'aspect « vert », si attendu dans ces quartiers.

Le manque de réflexion sur les aspects sensoriels au moment de la conception de ces quartiers durables rejoint alors le manque de réflexion sur la nature. Pouvons-nous souhaiter un « tout vert » sans penser aux bousclements apportés dans l'espace urbain, et surtout dans ses ressentis, vécus et représentations ? Pouvons-nous « fabriquer » une nature très présente dans les ressentis et représentations habitants, sans introduire des réflexions croisées sur cette nature dans tous ses sens ?

3.2 Des acceptions fonctionnalistes et décoratives de la nature, signes d'une approche du développement urbain durable qui peine à considérer le sensible ?

Toutes ces actions, dictées par le développement durable, fabriquent alors involontairement des paysages sensoriels marqués par des natures urbaines (indéniablement) sensibles pour les habitants, qui caractérisent les quartiers étudiés, et, nous pouvons le présumer, d'autres quartiers conçus selon les mêmes principes. Cependant, par le décalage entre la volonté des décideurs et concepteurs d'une part, et le résultat perçu par les habitants et usagers d'autres part, nous ne pouvons que questionner l'absence de réflexion tout aussi bien de la question sensorielle et sensible, que sur la nature, conduisant aussi à une certaine uniformisation sensorielle (cf. Thomas (sous la dir.), 2010) de ces quartiers.

Ce que les rapports nature/paysages sensoriels/quartiers durables nous enseignent, toute proportion gardée quant à ce retour d'expérience sur trois cas, tend à montrer que les conceptions contemporaines de la nature ne sont pas très éloignées de celles plus anciennes (cf. Partie 1). Elles renvoient en effet en très grande partie à l'embellissement des villes (comme à la période haussmannienne - *supra*), où le « paysagement » des villes n'est que l'œuvre des techniciens et d'une certaine codification et normativité du paysage (comme à la période des Trente Glorieuses - *supra*), conduisant aussi à une uniformisation des espaces publics, *via* l'élément naturel, qui se doit d'être relativement ordonné et régulier (*supra*), s'inspirant par exemple de styles éprouvés : *"It's English gardens that inspired this place... it's a little bit wild... it's cultivated wild..."* (B-P5).

Autrement dit, l'élément naturel a certes été « travaillé » dans ces quartiers. Or, ce travail fait écho à une conception qui renvoie, assez traditionnellement, à des objectifs écologistes et esthétisants. Plus encore, nous ne pouvons non seulement pas parler d'une rupture intentionnellement introduite par une approche plus sensible, plus culturelle et sociale, de la nature, car même dans les aspects intentionnellement abordés, la nature est contenue dans un rôle fonctionnaliste (ex. traitement des eaux de pluie en surface) et décoratif (jeux d'eau, parterres fleuris, etc.). N'est-ce pas ici le « piège » de cette nouvelle nature urbaine mise en projet matériel sous l'égide du « développement durable », pensée selon les référentiels traditionnels (techniques voire insensibles) de l'urbain ?

PHOTO 4 et 5 – Parterre fleuri à l'entrée d'Augustenborg et jardinières dans le quartier. Source : Photo prise en 2010 par l'auteure

PHOTO 6 – Plan d'eau à Bo01, servant le traitement des eaux en surface. Source : Photo prise en 2010 par l'auteure

PHOTO 7 – Système de traitement des eaux en surface à Augustenborg. Source : Photo prise en 2010 par l'auteure

Si les efforts mis en œuvre dans ces quartiers et les résultats obtenus sont à considérer (comme par exemple l'augmentation de la biodiversité de plus de 50% à Augustenborg, selon les documents officiels de la ville de Malmö⁵), ils ne sont pas sans questionner aussi la conception de la durabilité urbaine mise en œuvre dans ses quartiers et ses effets véritables sur l'évolution des modes de penser et d'agir⁶.

Dans les discours, le développement durable « *au-delà des ambiguïtés et des polémiques qui sont soulevées à son propos, (...) conduit, pour transformer les milieux à habiter, à privilégier d'autres types de « prises », suivant une expression de Merleau-Ponty reprise par Augustin Berque.* » (Younès, 2008 p. 3). En cela, une des prises possibles est la dimension humaine et relationnelle de l'environnement qui, fondamentalement, est une somme de relations véhiculant des attaches à des lieux, (un ?) ancrage dans des territoires... (cf. Abélès, Charles, Jeudy, Kalaora (dir.), 2000). Cette relation met inévitablement en avant les rapports sensibles aux territoires de vie, exprimés par les habitants et qui sont tout à la fois sensoriels, significatifs, imaginatifs et signifiants. Dans cette relation, les cinq sens, la sensibilité, l'esthétique sont (re)considérés (Lolive, 2009 ; Faburel, 2010a).

C'est pourquoi, comme ils ont toujours joué un rôle structurant dans la fabrique de l'urbain (*supra*), la nature (sensible) et les paysages (sensoriels) devraient jouer un rôle primordial dans la durabilité : « *Les limites et passages entre ville et nature constituent avec le souci du vivre ensemble des chantiers déterminants. Natures, paysages et vides se trouvent désormais au cœur de stratégies urbaines régénératrices, que ce soit dans les territoires périurbains distendus ou dans les villes compactes.* » (Younès, 2008 p. 3). Force est d'ailleurs de constater l'effet marketing de la nature comme gage d'attractivité et de bon vivre des villes (ex. Nantes, capitale verte de l'Europe en 2013). Cependant, et alors que « *L'essence de l'éco-quartier ne se trouve pas dans la (quasi) disparition des besoins en énergie fossile et dans la sobriété énergétique permise par les nouvelles technologies et infrastructures, mais dans une nouvelle façon d' "être au monde"* » (Raineau, 2009, p. 74), les quartiers durables étudiés peinent à considérer la nature (sensible) et les paysages (sensoriels) (cf. Manola, 2013).

Si la thématique de la « nature en ville », inscrite dans une certaine contemporanéité de la pensée urbaine, serait à même de donner des éléments pour intégrer les aspects esthétiques, sociaux, culturels dans la durabilité urbaine, les résultats de notre travail de recherche tendent à montrer que cette intégration de

⁵cf. <http://www.malmo.se/download/18.76105f1c125780a6228800042977/L'Eco-quartier+d'Augustenborg.pdf>

⁶ Cf. Thèse en CIFRE en cours de S. Tribout (début 2010) intitulée provisoirement : « *Quartiers durables et transformations des cultures du projet architecturale et urbain* », sous la direction de M.-H. Baqué et de F. Dufaux, à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense. A ce sujet voire aussi la journée de travail organisée par le RAMAU (Réseau d'activités et métiers de l'architecture et l'urbanisme) le 25 novembre 2011, intitulée : « Les pratiques de conception architecturale et urbaine : évolutions et perspectives face aux enjeux du développement durable ».

la multiplicité d'enjeux est peu ou prou effective. Cette difficulté renvoie certes aux conceptions non foncièrement renouvelées de la nature et de ses liens à l'urbain (*supra*), mais renvoie aussi à une logique aménagiste et technique de la durabilité qui est appliquée sur la majorité de ces territoires, mettant en avant performances techniques (comme cela a été le cas à Bo01) et écologiques (comme cela a été le cas à Augustenborg), et bien plus rarement des aspects sociaux (comme à WGT). Il semblerait alors que, dans les quartiers étudiés, la nature urbaine sensible, ressentie et racontée par leurs habitants, a été une occasion manquée pour les décideurs et aménageurs d'aborder de manière holistique le développement durable.

Conclusion : Quelle(s) nature(s) urbaine(s) pour une ville plus durable et habitable ?

Nos résultats laissent finalement entendre que la place de la nature dans le cadre des territoires spécifiques que sont les quartiers dits durables aurait un rôle important à jouer dans le ressenti des habitants. La nature est une caractéristique principale des lieux qui révèlent le sensible en ville, mais aussi une notion directement mobilisée pour exprimer son vécu, et la source principale des rapports sensoriels. En prolongement, la nature ne se qualifie pas (plus ?) comme une matérialité exceptionnelle, mais par les pratiques qui lui sont associées (marche, vélo, baignade, contemplation, pique-nique...) et les représentations et le vécu dont elle est le fruit (cf. Latour, 1999). Dans le discours des habitants, la nature est construite et informée par la culture (cf. Descola, 2005). Il s'agit d'une nature vécue, expérimentée, sensible (Chalas, 2005) qui peut impliquer une nouvelle considération de la relation urbain/nature/homme.

Or, dans cette relation potentiellement reconsidérée, le constat esquissé par nos résultats d'un caractère uniformisant de la nature (urbaine), conduisant à une certaine normalisation de l'esthétique environnementale et urbaine de ces territoires qui plus sont souvent pensés comme des « modèles » à suivre, est à placer au centre des débats, selon nous. Plus encore, cette uniformisation renvoie aussi à une certaine acception de la durabilité, trop ancrée dans la technique, alors qu'une considération sensible de la nature pourrait offrir un terrain vraiment propice à des évolutions de manières de penser et de faire l'urbain. Par son appropriation (de pratique et d'usage mais aussi idéale, dans les représentations et imaginaires), la nature pourrait permettre une considération conjointe des aspects techniques (écologiques, fonctionnels, etc.) et tout autant culturelles, sociales, que perceptives), répondant alors pleinement aux enjeux du « développement durable », ou d'une harmonie entre l'homme, la nature (animale et végétale) et son environnement. Mais pour ce faire, plusieurs enjeux sont à considérer.

Dans ce registre, il conviendrait de sortir du modèle du « pittoresque » et sa traduction formelle d'une part, et du modèle écologique et sa traduction législative comme objet patrimonial ou comme une fonctionnalité urbaine d'autre part. De même, il s'agirait de dépasser la considération d'une nature vue comme une composante de l'urbain pour ne pas dire une « infrastructure » répondant à des besoins techniques. En continuité, la conception des apports de la nature seraient à

reconsidérer, afin d'élargir les services éco-systémiques, attribués à la nature, à ceux culturels et esthétiques (cf. travail en cours dans l'UMR CNRS LADYSS). Plus encore, les questions de la nature en ville et du sensible gagneraient à être abordées avec celles politiques. Comment les espaces normés et normalisés sont appropriés ? Quels sont les processus d'appropriation ? Des actions paysagères et des initiatives, souvent non-institutionnelles voire activistes, intégrant la nature en ville ou plutôt (ré)inventant la ville-nature, constituent à nos yeux autant de pistes pour nourrir l'action institutionnelle et permettre une autre conception du binôme nature/urbain : jardins (notamment partagés), *guerrilla gardening*⁷, « incroyables comestibles »⁸, microvégétalisations... Voici certains des défis pour demain, en termes de nature urbaine, qui, si réussis, permettraient de laisser libre court à une approche de l'urbain empreinte d'un peu plus de poésie, de sensibilité, d'émotion...

Bibliographie

- Abélès M., Charles L., Jeudy H.-P., Kalaora B. (dir.), 2000, *L'environnement en perspective. Contextes et représentations de l'environnement*, L'Harmattan, 258 p.
- Augoyard J-F. (2001), La conduite de récit, in Grosjean M, Thibault J-P (eds), *L'espace urbain en méthodes*. Marseille, Parenthèse, p. 173-196.
- Baty-Tornikian G. (sous la dir.), (2001), *Cités-Jardins, genèse et actualité d'une utopie*, Paris, Ipraus et Editions Recherches.
- Bédard M. (2009), *Le paysage comme projet politique*. Montréal, Presses de l'Université du Québec.
- Berque A. (dir.), (2006), *Mouvance II, Soixante mots pour le paysage*, Paris, Editions de la Villette.
- Besse J-M. (2009), *Le goût du monde. Exercices de paysage*. Arles, Actes sud/ENSP.
- Bigando E. (2006), *La sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie bordelaise (communes du Medoc et de la Basse Vallée de l'Isle)*. Bordeaux, Université de Bordeaux 3, thèse de doctorat, <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00148440/> (consulté en septembre 2013).
- Blanc N. (1998), 1925-1990 : l'écologie urbaine et le rapport ville-nature, *L'Espace géographique*, n°4, p. 289- 299.

⁷ Le mouvement des *guerrillas gardening* a été créé à New York en 1973 et importé en Europe dans les années 2000. Les lieux d'actions (grands espaces abandonnés ou petits carrés d'herbe), les méthodologies de l'action (en groupe ou en solitaire) ainsi que leur portée idéologique et revendicative (enjeux environnementaux, simple plaisir du jardinage, envie de rendre son cadre de vie plus beau...) sont divers mais semblent néanmoins faire que le mouvement s'inscrit dans une demande sociale et sociétale de nature et de verdure en ville (cf. <http://guerilla-gardening-france.fr>).

⁸ Le mouvement des « incroyables comestibles » ou « incredible edible » est un mouvement anglo-saxon, créé en 2008, d'origine habitante. Le concept consiste à transformer l'espace extérieur (public mais surtout privé) en jardin potager gratuit et ainsi à proposer aux passants de se servir gratuitement en légumes dans un petit potager, installé devant chez soi – et non pas derrière comme on l'a longtemps fait (cf. <http://www.incredible-edible.info>).

- Blanc N. (2000), *Les animaux et la ville*, Paris, Odile Jacob
- Blanc N., Bridier S., Choen M., Glatron S, Gresillon L. (2005), *Des paysages pour vivre la ville de demain. Entre visible et invisible*, rapport final UMR LADYSS – CNRS, http://www.developpement-durable.gouv.fr/IMG/Recap_Blanc-2.pdf (consulté en septembre 2013).
- Blanchet A., Gotman A. (1992), *L'enquête et ses méthodes*, Paris, Nathan Université.
- Blanchon B. (1998), *Pratiques paysagères en France de 1945 à 1975 dans les grands ensembles d'habitation*, Nantes, Ville recherche diffusion.
- Bourdeau-Lepage L. (2013), « Nature(s) en ville », *Métropolitiques*, consulté le 18/02/14 sur : <http://www.metropolitiques.eu/Nature-s-en-ville.html>
- Calenge C. (1997), De la nature de la ville, *Les annales de la recherche urbaine*, n°74, p. 12-19.
- Calenge C. (1997), « De la nature de la ville », in. *Annales de la recherche urbaine*, n°75, décembre, pp. 12-19.
- Chalas Y. (2005), La ville-nature contemporaine, *Les annales de la recherche urbaine*, n°98, p. 43-49
- Descola P. (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- Faburel G. (2010a), « L'environnement comme nouvelle prospective pour les dynamiques et politiques urbaines », in. *La France des villes*, Editions Atlande, Collection Clefs concours Géographie, pp. 112-119
- Faburel G. (coord.), Gourlot N., avec la participation de S. Devin, S. Doucet, L. Groueff, N. Hue, N. Izquierdo, R. Tomova, K.L. Walker (2010b), *Bien-être et qualité de vie de la population nantaise. Etat de l'art, méthode d'enquête et rendu de l'étape exploratoire*, Rapport intermédiaire pour l'ANR dans le cadre du projet EVAL-PDU. Tâche 5.2. Evaluation des effets de la qualité de l'air et du bruit sur le bien-être et la qualité de vie. Programme Villes durables 2008, 81 p.
- Faburel G., Manola T., Geisler E., Davodeau H., Tribout S. (2011), *Les quartiers durables: moyens de saisir la portée opérationnelle et la faisabilité méthodologique du paysage multisensoriel?* PIRVE 2008 « Villes durables » pour le CNRS et le PUCA, rapport final, <http://urbamet.documentation.developpement-durable.gouv.fr/documents/Urbamet/0313/Urbamet-0313103/pcaouv00199968.pdf> (consulté en septembre 2013)
- Grosjean M. et Thibault J.-P. (dir.) (2001), *L'espace urbain en méthodes*, Editions Parenthèse, 214 p.
- Kalaora B. (2000), *Ecologie et utopie. De la nature à l'environnement : la nature comme utopie moderne*, <http://www.levaporetto.org/fr> (consulté en mai 2007)
- Latour B. (1999), *Politiques de la nature*, Paris, La Découverte.
- Le Dantec J.-P. (2002), *Le sauvage et le régulier, art des jardins et paysagisme en France au XXe siècle*, Paris, Le Moniteur.
- Lelli L. (2003), La photographie de paysage comme outil de mobilisation des acteurs pour un projet de territoire, in Debardieux B, Lardon S (eds) *Figures du projet territorial*. Paris, Editions de l'Aube, p. 183-191.

- Lolive J. (2006), Des forums hybrides à l'esthétisation : controverses et transformations récentes des espaces publics en France, *Cahiers de Géographie du Québec*, vol 50, n°140, p. 151-171.
- Lolive J. (2009) *De la planification environnementale à l'émergence des cosmopolitiques : un parcours de recherche consacré à l'environnement*, Mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Section n°24 du CNU, Université Joseph Fourier de Grenoble, 209 p.
- Loyer F. (1997), *Paris XIXème siècle : l'immeuble et la rue*, Paris, Hazan.
- Luginbühl Y. (2001), *La demande sociale de paysage*, Rapport pour le Conseil National du Paysage, Paris, Ministère de l'Aménagement du Territoire et de l'Environnement, <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/rapports-publics/014000726/index.shtml> (consulté en septembre 2013).
- Luginbühl Y. (2005a), Synthèse scientifique du programme de recherche « politiques publiques et paysages », http://www.developpement-durable.gouv.fr/IMG/DGALN_synthese_PPP.pdf (consulté en septembre 2013).
- Luginbühl Y. (2005b), Le paysage pour penser le bien-être ?, in Fleuret S. (dir.), *Espaces, qualité de vie et bien-être*, Angers, Presses de l'université d'Angers.
- Mallet S. (2013), "Aménager les rythmes : politiques temporelles et urbanisme.", *EspacesTemps.net*, Laboratoire, 15.04.2013 – consulté le 18/02/14 sur : <http://www.espacestemp.net/articles/amenager-les-rythmes-politiques-temporelles-et-urbanisme/>
- Manola T. (2012), *Conditions et apports du paysage multisensoriel pour une approche sensible de l'urbain. Mise à l'épreuve théorique, méthodologique et opérationnelle dans 3 quartiers dits durables européens : WGT, Bo01, Augustenborg*. Créteil, Institut d'Urbanisme de Paris-Université Paris-Est, thèse de doctorat, <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00732261/> (consulté en septembre 2013).
- Manola T. (2013), « La sensorialité, dimension cachée de la ville durable », *Métropolitiques*, consulté le 18/02/14 sur : <http://www.metropolitiques.eu/La-sensorialite-dimension-cachee.html>
- Manola T., Plocque M., Tronquart C., del Rio R., (2009), Nature en ville et paysages : vers des objets et outils urbains durables?, Séminaire *Défis des villes durables*, Universidade Federal de Pernambuco et Institut d'Urbanisme de Paris, 19 et 20 mars, Recife, <http://urbanisme.u-pec.fr/documentation/articles-rapports-notes/environnement-et-developpement-durable/nature-en-ville-et-paysages-vers-des-objets-et-outils-urbains-durables--323695.kjsp> (consulté en septembre 2013)
- Merlin P. et Choay F. (1988 - rééd. 2005), *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Presses Universitaires de France, 963 p.
- Paquot T., Lussault M., Younès C. (dir.) (2007), *Habiter le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophes*, Paris, La Découverte.
- Raineau L. (2009), « Deux expériences comparées d'écoquartiers » in Consommer autrement – La réforme écologique des modes de vie, in Dobré M., Juan S. (dir.), Paris, l'Harmattan, p. 73-85

- Rankovic A., Pacteau C., Abbadie L. (2012), « Services écosystemiques et adaptation urbaine interscalaire au changement climatiques : un essai d'articulation », in. *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement [En ligne], Hors-série 12 | mai 2012, mis en ligne le 15 mai 2012, consulté le 27 mars 2014.* URL : <http://vertigo.revues.org/11851> ; DOI : 10.4000/vertigo.11851
- Thomas R. (sous la dir. de), Balez S., Bérubé G., Bonnet A. (2010), *L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXIe siècle. Entre passivité et plasticité des corps en marche*, Rapport de recherche n° 78, Programme PIRVE CNRS MEEDDM, 124 p.
- Younès C. (2008), « La Ville-Nature », in. *Revue Appareil*, n° spécial, 5 p.